

LA COTE-D'OR

ET SES MONUMENTS DRUIDIQUES.

I

La France est encore un pays à découvrir. On s'en est aperçu dans la dernière guerre au point de vue militaire et l'on s'en aperçoit tous les jours au point de vue artistique et archéologique. Tel est le résultat de l'absorption chaque jour plus complète de la province par la capitale. Il est fort peu de Français aujourd'hui qui ne connaissent pas leur Paris sur le bout du doigt, mais la plupart se font gloire d'ignorer leur propre département. Cette ignorance, en grande partie volontaire, est déplorablement encouragée par les habitudes des chemins de fer, qui, systématiquement, ne vous laissent le temps de rien voir. Il est inutile de signaler les inconvénients politiques et sociaux qui en résultent, ou du moins tel n'est point le but de cette étude, et cependant, bien qu'elle soit destinée à élucider une question archéologique, je ne pourrai m'empêcher de constater, dans le cours de ces recherches, que le délaissement dans lequel se morfond le monde provincial est une des principales causes de cette dépopulation des campagnes qui a tant de raisons de nous effrayer.

Il suffit, cependant, d'un beau site, d'une source plus ou moins thermale et de quelque gros personnage entraînant à sa suite tout un monde de clients et de singes pour rendre la

vie et la prospérité à un de ces trous de province que la désertion de leurs habitants était en train de transformer en véritable Thébàide, moins les ermites, qui ne sont plus de mode. C'est ce que j'ai vu faire pour Royat, dont personne ne parlait il y a trente ans. Mais celui qui fait une découverte de ce genre est rarement un Français, et surtout un Parisien ; car n'a pas beau mentir qui ne revient pas de loin, et où est le boulevardier qui oserait dire qu'il revient de Beaune et qu'il a découvert la Côte-d'Or ? On lui rirait au nez et on lui répondrait : « La Côte-d'Or ? Est-ce au moins celle de l'Afrique ? Peut-on être assez insensé pour revenir de la Côte-d'Or quand on n'est pas ambassadeur du commerce ? Parlez-nous de l'Himalaya ou de la Chine. »

Pour clore le bec à tous les aimables oisons qui vont à la file indienne sur l'asphalte depuis le musée Grévin jusqu'à l'avenue de l'Opéra, il faut être en état de leur dire : « Très cher, j'ai été dans l'Himalaya et en Chine, et j'ai même assisté au pillage du palais d'Été, en sauvant, au péril de mes jours, une vingtaine d'odalisques couleur citron du Fils du Ciel ; mais je ne me suis pas contenté de me promener dans l'extrême Orient jusqu'au Japon, je me suis rôti, au soleil de l'Amérique, depuis le Brésil jusqu'au Canada ; j'ai parcouru l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie, dont je parle les langues, et enfin, je me suis signalé en Afrique par des fouilles qui ont gêné beaucoup de monde, si j'en juge par le bruit qu'on a fait. Eh bien ! je vous jure que je n'y ai rien découvert d'aussi intéressant que la Côte-d'Or, et qu'après avoir exploré l'univers entier, mon rêve serait de pouvoir explorer à mon aise cette bonne et vieille France que ses enfants ingrats laissent s'enfoncer chaque jour de plus en plus dans les ténèbres de l'inconnu. »

Tel était, ou peu s'en faut, ce que m'écrivait, il y a quelques jours, le comte d'Hérisson en m'invitant à venir étudier tout un ensemble de monuments druidiques plus intéressants les uns que les autres, dont un surtout, la colonne de Cussy, méritait une admiration toute spéciale pour son élégance et sa bizarrerie, et il est inutile de dire que je ne me fis pas répéter l'invitation.

Déjà, il y a quelques années, j'avais eu l'occasion de visiter le sanctuaire druidique du Donon, dans les Vosges, et la collection gauloise du musée d'Epinal, qui est une des plus riches et des plus intéressantes que possède la France. Cette exploration m'avait permis de constater un fait élucidé depuis par l'exhumation de vases dits *étrusques*, à Clermont-Ferrand, et dans la vallée de la Dordogne et confirmé par la collection de terres cuites du Bourbonnais, aussi bien que par les bronzes de haute époque trouvés un peu partout et exposés, en 1877, au Trocadéro ; à savoir que l'art était, en France, beaucoup plus ancien que ne l'admettaient, au commencement de ce siècle, des archéologues qui ne se faisaient aucune idée du style grec, et que, sur le Donon particulièrement, on pouvait suivre l'art gaulois depuis sa naissance jusqu'à sa fusion avec l'art romain, dans une série de gradations qui correspondaient à toutes celles de l'art grec, sans en excepter les plus anciennes. Ainsi, le musée d'Epinal possède la face nord d'une fontaine monumentale ayant orné jadis la petite ville d'Escles, dont la corniche, de style complètement égyptien, est identique aux plus anciennes de ce genre qui figurent au musée Campana et ont précédé tous les ordres grecs. Cet intéressant débris représente la déesse *Koré Likané* ou Proserpine la gourmande, dansant, et bien que la conception en soit certainement grecque, elle reproduit exactement le type local vosgien, qui est rien moins que grec. La même remarque peut être faite à propos du magnifique vase trouvé dans le Caucase qui représente des types complètement locaux et a, par conséquent, été fait sur place, bien qu'il soit du style grec le plus pur et le plus élégant du quatrième siècle.

Ainsi, non seulement il y avait des artistes de grand mérite en Gaule sept ou huit siècles avant notre ère, mais encore il y avait un style gaulois parfaitement reconnaissable reproduisant exactement les types indigènes, qui différaient sensiblement de ceux adoptés à cette époque par les artistes grecs et se rapprochaient très ostensiblement du type scandinave représenté par les artistes du moyen âge. Ces types, généralement très fins et très sveltes, se font remarquer par la peti-

tesse de la tête, qui est globuleuse. Le nez est retroussé, les pommettes saillantes, la barbe et les cheveux ont un aspect particulièrement soyeux. L'élément scandinave doit former, dans tout l'est de la France, le substratum de la population, ce qui est démontré, d'ailleurs, par la tournure scandinave des noms locaux d'une bonne partie de la vallée de la Loire. Mais ou cette race était iconoclaste, ce qui a été longtemps une des particularités des Grecs eux-mêmes, ou elle était arrivée en Gaule avant d'avoir été initiée aux arts du dessin ; car, sauf les monuments dits *mégalithiques*, je n'en ai jamais vu aucun qui pût lui être attribué non seulement avec certitude, mais même avec une apparence de vraisemblance.

Bien longtemps avant la conquête romaine, tous les pays qui parlent aujourd'hui les deux grands dialectes français d'*oïl* et d'*oc* les parlaient déjà, car les traditions qui faisaient venir du fond de la Phrygie les Gaulois, aussi bien que les Romains, ne sont point du tout fabuleuses. Le latin n'est qu'un dialecte de l'ombrien, le seul idiome gaulois dont on ait trouvé des épigraphes. Les Romains n'étaient eux-mêmes qu'une tribu celtique. Leur langue succéda immédiatement à l'ombrien, le premier dialecte latin qui ait été écrit, et immédiatement elle devint l'idiome politique, civil et militaire de toute la famille celto-latine. Le latin était donc parlé et écrit dans les Gaules bien longtemps avant la conquête romaine. Les *Commentaires* de César ne laissent aucun doute à cet égard. Au siège de Gergovie, César, cerné par les Gaulois, voulant faire passer une lettre à un de ses lieutenants, n'osa pas l'écrire en latin, parce que la plupart de ses adversaires de quelque éducation, non seulement le parlaient, mais encore l'écrivaient. Il se servit du grec, dont la connaissance était aussi très répandue chez les Gaulois, mais moins que celle du latin.

De ces circonstances, il est résulté que le gaulois, de même que l'albanais et beaucoup d'autres idiomes de cette époque, n'a jamais été écrit et que nous ne le connaissons que par des noms propres qui, tout en attestant son étroite parenté avec le latin, démontrent également qu'il avait sa physionomie à

part. Pour tous les usages civils, les Gaulois n'ont jamais écrit d'autre langue que le latin, avec des provincialismes, quelquefois assez accentués. Ils avaient cependant un alphabet qui, tout en procédant directement du phrygien, ainsi que l'étrusque et le latin, avait conservé quelques particularités qui ne se retrouvent pas dans le latin, telles que l'emploi du *gamma* et de l'*héta* grecs. On a bien cru découvrir une langue particulière, qui aurait été le gaulois, dans quelques rarissimes inscriptions qui ne s'expliquent pas en latin, mais ce prétendu gaulois n'est que du grec écrit en caractères latins, ce qui suffit pour le rendre méconnaissable pour ceux qui n'en ont pas une très grande habitude.

Ces inscriptions, très peu nombreuses et encore plus courtes, se composent exclusivement de formules religieuses, et démontrent que la langue liturgique des Gaulois n'était ni le latin ni leur dialecte particulier. Sous ce rapport, ils en étaient au même point que toute la grande famille celto-latine dont ils faisaient partie, car le latin lui-même n'est devenu une langue liturgique qu'à partir de la traduction de la Bible par saint Jérôme, c'est-à-dire longtemps après le triomphe du christianisme. Tant que Rome est restée païenne, sa langue liturgique a été le grec. Jamais, sur aucun tombeau romain, on ne trouve d'acte de foi ou de symbole en langue latine. Cette langue, dont l'emploi ne remonte pas, dans l'épigraphie, au-delà du quatrième siècle avant notre ère, se restreint exclusivement aux usages civils. On s'en sert pour transcrire les noms et les qualités du défunt. Quelquefois l'épithaphe est une pièce de vers, mais je ne sache pas qu'on ait jamais trouvé une prière ou un symbole religieux en latin. Quand il existe, il est toujours en étrusque, c'est-à-dire en grec archaïque, et lorsque l'étrusque disparaît, il est exclusivement remplacé par la composition ornementale qui décore le monument funèbre et qui contient un symbole toujours grec, jamais latin.

Le premier symbole latin que j'ai pu découvrir jusqu'ici est chrétien, et représente un enfant avec un oiseau et des raisins dans les mains, ce qui donne la formule :

AVE PUER JUVA MANIBUS

Le tout forme un vers trochaïo-catalectique bien complet dont la traduction est : *Salut, enfant, sois heureux chez les mânes!* Mais dois-je faire remarquer que ce n'est pas du tout un symbole religieux? Le latin était employé dans les compositions de tessères ou jetons de passe servant de signes de ralliement à des sociétés politiques, dont l'un se rencontre assez fréquemment et représente une brebis (*ovis*), un lion (*lis*) et un taureau (*trio*), se poursuivant autour d'une comète. Ce jeton a servi de mot de passe à des ennemis d'Auguste lorsqu'il fit célébrer les jeux aphrodisiens dans le cirque en l'honneur de Jules César, représentation qui fut signalée par l'apparition d'une comète. OVI-LIS-TRIO donne *ô vil histrion!* L'ensemble de la composition se résumait dans les deux vers :

O vil histrio, lapide

Cometam, circum sequantur.

(O vil histrion, qu'on te poursuive à coups de pierres dans le cirque, toi et ta comète.)

II

Ces exemples démontrent que le latin se prêtait aussi bien que le grec à formuler ces symboles dont les anciens faisaient un si grand usage et que, si on ne l'employait pas pour des symboles religieux, c'était par la même raison qui ne permet pas aujourd'hui aux Turcs de prier dans leur langue et leur interdit, pour cet usage, toute autre que l'arabe. Aussi autour des épitaphes latines rapportées d'Utique par le comte d'Hérisson, on lit parfois une formule phénicienne écrite en caractères latins, parce que le phénicien était une langue liturgique ayant cours, et que le latin n'a été admis à cet honneur que par le christianisme. Il résulte de tous les monuments gaulois que j'ai pu examiner jusqu'ici qu'avant l'époque chrétienne et plusieurs siècles après, il n'y avait pas dans les Gaules d'autre langue liturgique que le grec et que tous les monuments gaulois sont composés en grec jusqu'au troisième ou au quatrième siècle de notre ère, où l'on voit apparaître le latin vulgaire qui se nommait langue *thaïs*, probablement du

grec *Thès, domestique*, et qui n'était autre que le gaulois des classes inférieures. Le premier spécimen que j'en ai pu observer est au musée d'Epinal, où le nom de village de *Bouvement* est écrit par des *bœufs qui montent*.

Le même musée renferme un monument autrement curieux et important que le précédent, puisqu'on y lit cinq ou six mots gaulois, les seuls probablement qui existent à l'heure actuelle. C'est un bas-relief de grès rouge des Vosges, qui a fait partie de la décoration d'un cimetière et représente le dieu gaulois Oghmuis, la main droite sur le sternum, tenant de la gauche un bâton de voyageur. Il est sculpté dans une cavité surmontée de deux dauphins, et porte un corbeau sur la tête. Des deux côtés de ses oreilles sont deux brides ou *ennia*, et on lit en caractères d'une parfaite conservation :

CIBRONA TEANIOMAI MEO.

On sait que *Bron* ou *Brun* était un des noms gaulois du corbeau, et comme la légende ci-dessus traduit exactement les objets qui se trouvent à côté, on a : CI-BRONA, *corbeau sur la tête*; TE ANI, *deux rênes*; OMA IME, *vêtement sur l'épaule*. Ce qui donne une langue singulièrement voisine du grec, mais qui ne veut rien dire; tandis que, si l'on transcrit cette épigraphe en caractères grecs, il est impossible de ne pas y lire le symbole le plus répandu de la liturgie grecque :

Σιβρῶ νάττε, ἀνιόμαι, μαιῶ

(Sibaris m'a foulé aux pieds, je suis dans l'affliction, je cherche.)

D'autant plus que ce qui manque est complété par l'ornementation et donne alors les vers suivants :

Ὅδιτεξ δικτῶνι Κυσσου,

Σιβρῶ νάττε, ἀνιόμαι,

Μαιῶ, Ἀκμων χρήστ ἥρινον.

(Voyageur pris dans les filets de Kyssé, Sibaris m'a foulé aux pieds, je suis dans l'affliction, je suis à la recherche de l'heureux printemps d'Amon (1).)

(1) Amon, le troisième des cabires, tire son nom de l'enclume (ἄκμων ou ἄκμειος), que les Gaulois prononçaient *Oghmuis*. Il représentait la force de la vie, ou le soleil à l'équinoxe du printemps.

Cette formule se retrouve, du reste, sous une autre forme dans une épigraphe grecque du musée de Saint-Germain, donnée comme celtique. J'ignore quel est l'auteur de cette classification; mais pour moi qui ai habité quinze ans la Grèce, ce prétendu celtique est du grec du quatrième siècle et pas du plus altéré, qui se lit à première vue. Du reste, qu'on en juge :

ΚΑΣΣ ἸΤΑΛΟΣ ΟΥΕΡΣΙΚΛΙΟΣ
ΑΕΔΕ ΒΟΑ ΤΟΝ ΔΕΙΣΑ
ΑΙΤΕ ΔΙ'ΑΛΛΑΝΗΙΝΟΝΗ.

(*Italos Versiklios* invoque *Kassa* dans l'Adès, pour que *Yé*, la sauvage vagabonde sans fibres, vienne nettoyer ses souillures).

Yé ou *Sémélé*, mère de Bacchus, veut dire la *pluie* ou l'*eau*, qui est la mignonne servante de la cruche (*abra kad abra*) ou *Sibaris*, et est qualifiée de *courtisane sans fibres* (ἄνυος), parce qu'en effet l'eau n'en a point. On lui donne aussi les qualificatifs de *vagabonde* (alaina) et de *simple, sauvage* ou *nue* (lite); aussi peut-on reconnaître *Yé* dans les innombrables femmes nues tenant une cruche à la main, que nous a léguées l'art grec. Mais, dans tout cela, je cherche le celtique; à moins qu'on ne veuille donner comme tel *Italos* et *Versiklios*, deux mots aussi italiens l'un que l'autre. Ajoutez à cela que cette épigraphe vient de la Provence, où le grec était encore à cette époque la langue vulgaire. Mais, sauf qu'elle est écrite en caractères grecs, cette épigraphe n'est pas plus grecque que celle d'Epinal écrite en caractères latins, malgré les quatre ou cinq calembours gaulois qui rappellent l'enfantin *sol dat latu portæ*, et toutes deux sont contemporaines.

Donc, au quatrième siècle, le grec était encore la langue liturgique de la Lorraine, aussi bien que de la Provence, et tous les monuments du musée d'Epinal, sauf les bœufs de Bouvemont et les groupes de la déesse *Rossmert*, sont composés en grec. J'avais pris pour du gaulois la dédicace du menhir de Fontaine, entre Saint-Dizier et Joinville, rapportée par Caylus :

VIROMARVS ISTAT LIF.

Mais c'est du grec dans lequel, à l'instar des Russes modernes, les Gaulois ont remplacé le *thêta* de λίθος par une *effe*, comme *Féodor* pour Θεοδόρος, et il ne faut pas être fort en grec pour traduire : *Viromarus a dressé cette pierre*. Cette épigraphe est contemporaine de Jules César, si elle n'est pas plus ancienne, et en tout cas elle démontre que beaucoup de monuments mégalithiques sont d'époque excessivement moderne. Il y a même beaucoup de probabilité que tous soient grecs, car celui-là était certainement dédié à la déesse Lité, dont il est question dans l'épigraphe ci-dessus, et aucun nom n'est plus grec que celui de *Carnac*, où se trouve cette intéressante rangée de *menhirs*, qui a certainement été un cimetière, à laquelle présidait la déesse *Carna*, dont il va être question dans cette étude.

La déesse *Carna* ou *Cardina* était, comme l'on sait, la déesse des gonds de porte, et *cardina* correspond au mot français *crapaudine*; mais *carna* a une autre étymologie : c'est le même mot que *carène*, qui signifie une *concavité* quelconque, un *ventre*. *Carna* était donc la déesse du ventre, le *Gaster* de Rabelais, et en cette qualité elle présidait à la vie et à la mort, qui arrivent par le ventre. L'étrusque, le latin primitif et le gaulois procédaient du phrygien, qui n'avait qu'un seul signe pour le C et le G. *Carna* se nommait primitivement la *nymphé Grané*, nom qui s'est dédoublé depuis pour désigner différents objets dont le point de ressemblance est d'être concaves, tels que la *corne*, le *crâne*, la *coupe*, la *carène*, et par extension la *vieillesse qui se creuse*, puis la *Grue*, en grec *Garanos*, la source *Krené*, etc.

Grané ou *Carna* fut enlevée par Janus, qui, pour l'indemniser de la violence qu'il lui avait faite, en fit la portière de la vie et de la mort (1); et en cette qualité le premier jour de l'année, qui représentait la mort de la précédente et la naissance de la suivante, lui fut exclusivement consacré. Comme déesse du ventre, on lui offrait des fèves, du lard et des légumes.

(1) Elle correspond en effet au signe zodiacal que nous nommons le *Verseau*, et les Grecs, *Khous* (la cruche).

Les Grecs la vénéraient également, mais sous un autre sexe, celui d'Apollon *Carneus*, et les *Carneia* se célébraient avec beaucoup de solennité dans beaucoup de villes grecques, surtout à Sparte. Dieu ou déesse, c'était toujours la fête du ventre, divinité de la vie et de la mort. Mais les Grecs l'adoraient plus fréquemment sous les noms de *Cotys* et de *Cotyto* (1). Cette dernière était dite aussi *Vénus pandémós* ou *vulgaire*. On la fêtait la nuit de Noël en promenant des branches auxquelles étaient suspendus des gâteaux et des fruits, comme aux modernes *Christmas*. Mais on y joignait des orgies, qui se sont continuées dans les réveillons modernes, et il était interdit sous peine de mort de révéler ce qui se passait dans ses mystères. Ses prêtres se nommaient *baptæ* (baptiseurs), et leurs infamies se sont prolongées à travers tout notre moyen âge sous le nom de *sabbat*.

III

La nymphe Grané était aussi populaire en Gaule que dans le reste du monde celto-gréco-latin, et elle figure sur l'autel des nautes parisiens sous son nom grec de *Garanus*, la grue ou la vieille.

La concordance de l'épigraphe de ce monument avec les objets qui y sont représentés saute tellement aux yeux, qu'elle a été remarquée de tout le monde. On y lit : ΓΑΡVΟΣ ΤΡΙΓΑΡΑΝVΣ, qui correspondent à un bœuf et trois grues. Le gaulois pouvait-il être aussi voisin du grec que cela ? Assurément le dialecte breton, qui existe encore, est, après le latin, celui qui ressemble le plus au grec ; mais il n'est pas de ressemblance qui puisse être poussée aussi loin. Donc, les légendes des autels des nautes parisiens sont en grec, et en outre elles donnent la traduction partielle d'une composition hiéroglyphique grecque, ce qui n'est ni moins précieux, ni moins rare. Néanmoins j'avais mal interprété ce monument, faute de me conformer rigoureusement à la règle de l'orientation

(1) Ce nom désigne, comme l'autre, toute espèce de cavité, mais particulièrement la cavité abdominale.

et de déterminer l'ordre de ses personnages d'après la marche du soleil, c'est-à-dire en se dirigeant de droite à gauche, l'épaule droite tournée vers le centre. Il en était résulté que je m'étais complètement trompé sur le caractère d'*Esus*, dont j'avais fait un dieu du sud-ouest, tandis qu'il est au contraire celui du nord-est.

Voici l'assimilation exacte des quatre divinités de l'autel des nautes parisiens, qui doit être orienté par les angles :

ESVS.	N.-E.
LOVIS	S.-E.
VOLCANVS	S.-O.
PARVOS TRIGARANVS. . .	N.-O.

L'importance donnée dans ce monument à la déesse du nord-ouest indique qu'il a dû faire partie de la décoration d'un cimetière, car il contient un symbole complet du drame solaire, qu'on avait coutume d'y placer, comme des espèces de catéchismes et d'actes de foi à l'immortalité de l'âme. En voici le développement :

N.-E. *Esus* coupe le gui avec sa hache. Le gui (ἱξός) représente la bonne fortune, ou fortune ascendante (1).

S.-E. *Lovis Dorylas* tient l'aigrette du paon, ce qui veut dire qu'il est à l'apogée de la fortune.

S.-O. *Volcanus* tient ses tenailles de la main gauche, ce qui veut dire qu'il a pris le mauvais lot ou la fortune décroissante, et ce mauvais lot est exprimé par une *vessie* (kystos) qu'il porte sur son bras droit. La vessie, qui se désenfle, est l'emblème de la mort.

N.-O. La déesse *Garanus*, qui, ainsi que je l'ai dit, représente la poche abdominale ou le ventre de la nature, avale le dieu Volcanus, représenté par une pomme pourrie (*karphos*), et, après avoir subi le broyage de la digestion, il ressuscite pour grandir de nouveau, sous la forme d'un ver (*ix*) qui s'était dissimulé dans un pépin. Il n'a donc fait que traverser

(1) En grec αἰσιος, la main droite, qui vient d'ἄσσω (s'élancer) et se prononçait, suivant les dialectes, *axios*, *Atys* en gallo-druide. *Esus*, littéralement favorable.

l'estomac de Garanus, toujours vierge et toujours mère. Ce ver, ayant percé le pépin de pomme où il s'était réfugié, grandit ensuite de façon à remplir tout l'univers, et son aigrette ou *Lovis* touche au zénith. Mais le fourbe Vulcain lui dérobe cette aigrette, et, privé de cet ornement, Esus rapetisse progressivement au point de reprendre sa dimension primitive du ver et d'être avalé de nouveau par l'insatiable Garanus. Tel est le thème qui a fourni la donnée du poème très antique de *Perceval*, ou *perce-pomme*, et qu'on retrouve sous sa forme primitive dans les sagas norvégiennes.

LOVIS, dieu du sud, ou l'aigrette, est un dieu gallo-grec, le plus souvent représenté par une surface écailleuse (*lopis*) ou lisse (*leios*). C'est le *Laïus* des Grecs, et il est entré dans le calendrier chrétien, avec tant d'autres, sous le nom gaulois de *saint Léger*. On a donc tort, au musée de Saint-Germain, d'écrire son nom IOVIS, qui est un pur barbarisme ; car, en ce cas, il y aurait JVPITER. Il en est de même de ΓARVOS, qui veut dire *tête de bœuf*, et qu'on a métamorphosé en TARVOS, sans rime ni raison. Le Γ est une lettre très fréquente dans l'épigraphie gauloise, et, autant qu'on en peut juger, elle correspondait à un son particulier des dialectes gaulois, le *tch*, qui s'est conservé dans le lorrain et les dialectes du Midi. ΓARVOS devait se prononcer *tcharvos* (1).

Telles étaient les observations que j'avais pu recueillir en visitant successivement les musées gallo-romains de Paris et d'Epinal. Elles me permettaient de constater que l'art grec avait pénétré jusque dans les Gaules, et qu'une partie au moins notable des Gaulois suivait la liturgie grecque. Mais était-ce une minorité d'origine étrangère, ou le gros de la nation elle-même ? Après avoir professé la première opinion, je tendais à adopter la seconde, parce qu'il est de tradition que les druides, qui n'écrivaient rien et se bornaient à un enseignement purement oral, se servaient exclusivement de la langue grecque pour le communiquer à leurs adeptes, et

(1) D'où est venu *carbo* et *charbon*, nom de couleur tiré de celle ordinaire à la tête de bœuf.

que cette tradition se trouve pleinement confirmée d'ailleurs par les noms des six catégories qui formaient cet ordre célèbre.

En effet, les druides étaient un ordre comme notre clergé moderne et non une caste comme celle des brahmines, des lévites ou même des béléniades ou polignacs gaulois, ordre équestre ayant en même temps un caractère religieux très accentué, mais composé exclusivement des descendants de Bélénius.

Il y avait donc quelque chose de particulièrement démocratique annonçant la France moderne dans cette puissante corporation des druides, qui s'ouvrait indifféremment aux enfants de toutes les races et de toutes les castes, pourvu qu'ils voulussent se soumettre à ses longues épreuves et à sa dure discipline. Aussi son influence s'est-elle étendue bien au-delà du christianisme, car celui-ci n'a pu venir à bout des druides, et toutes les sectes maçonniques du moyen âge se réclament d'eux. Mais, parmi leurs héritiers les plus directs, il faut mettre en première ligne une association secrète qui a joué un grand rôle dans l'histoire de la France et de l'Italie du commencement de ce siècle, sous le nom de *carbonari*. Les carbonari passent pour s'être introduits en Italie avec les armées de François 1^{er}, et, au dernier siècle, ils étaient connus en France sous le nom de *fendeurs*. En Angleterre, ils forment une immense corporation qu'on nomme les *forsters*, ce qui est la traduction française du nom des druides, qui signifiait *forestiers*. Ils se sont maintenus pendant tout le moyen âge dans les forêts du Morvan et du Roussillon, et se nommaient entre eux *cousin Duchêne*, autre traduction du mot *druide*. D'ailleurs ils avaient conservé les dénominations des deux grandes divisions de l'ordre druidique, les *bar-daches* et les *sarons*.

Les subdivisions de ces deux grades principaux étaient pour les premiers :

1° Les *bardes*, qui en grec signifie *lourdauds*, *profanes*; ils remplissaient les fonctions de chantres;

2° Les *eubages*, en phrygien *bon pain*, d'où le teutonique

bake, beck (cuire au four); en grec, *eubage* signifiait un *bon badaud* : on leur confiait le soin des sacrifices;

3° Les *phates* ou *vates*, dont nous avons fait les *fées*; ils faisaient le métier de *devins* et de *sorciers*.

Ces trois grades correspondaient aux *jongleurs* dans la corporation des *ménestrels* du moyen âge, et ils étaient chargés de toutes les basses œuvres du druidisme, notamment des exécutions de criminels ou de captifs, qui avaient lieu au solstice d'été.

Ces subalternes n'étaient pas initiés au secret de l'ordre (1), et ce n'était qu'après un noviciat de vingt ans qu'on était admis dans les grades supérieurs qui comprenaient :

1° Les *semnothéi*, en grec, *qui voient ce qu'il faut vénérer*;

2° Les *saronides*, en grec, *chêne creux* ou *qui voient ce qu'il faut balayer*;

3° Les *samothéi*, en grec, *qui voit de haut*.

On manque absolument de détails sur les attributions de ces différents grades; mais il n'en est pas de même de la doctrine des druides, qui passaient pour avoir compté parmi leurs élèves Pythagore lui-même. Au commencement de notre ère, cette doctrine n'était plus secrète, et elle est exposée tout au long dans le sixième livre de Virgile. C'est la doctrine du purgatoire :

Quin et supremo cum lumine vita reliquit
 Non tamen omne malum miseris, nec funditus omnes
 Corporeæ excedunt pestes; penitusque necesse est
 Multa diu concreta modis inolescere miris.
 Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum
 Supplicia expendunt. Aliæ panduntur inanes
 Suspensæ ad ventos: aliis sub gurgite vasto
 Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni:
 Quisque suos patimur manes; exinde per amplum
 Mittimur Elysium, et pauci læta arva tenemus:
 Donec longa dies, perfecto temporis orbe,
 Concretam exemit labem, purumque reliquit

(1) Les bardes composaient leurs chants en dialecte vulgaire; mais, comme ils ne les écrivaient point, aucun ne nous est parvenu.

Ætherium sensum, atque aurā simplicis ignem.
 Has omnes, ubi mille rotam volvere per annos,
 Lethæum ad fluvium deus evocat agmine magno,
 Scilicet immemores supera ut convexa revisant,
 Rursus et incipiant in corpora velle reverti (1).

Tel était le système philosophique adopté par les druides et par toutes les sectes modernes qui se prétendent leurs héritières, notamment les vraigilles ou gouliards, qui avaient pris pour évangile le livre même de Virgile, et le donnaient au vulgaire pour une espèce de sorcier. On sait que c'est le poète de Mantoue que prend pour guide le Dante, lui-même un des coryphées de cette secte à la fois savante, artiste et politique.

Une croyance, commune à toutes ces sectes et qui leur venait directement des druides, voulait que l'Angleterre fût le séjour des âmes trépassées, et qu'elles franchissent la mer la nuit de la veillée des démons, ou la Noël, pour rentrer dans la bouche de ceux qui célébraient le réveillon et aller animer les enfants à naître.

C'était exactement la doctrine de la déesse *Carna* ou du ventre, distillateur universel de la vie et de la mort.

(1) On sait que c'est Anchise qui fait à Ennée les honneurs de l'autre monde et l'exposé de la doctrine de l'immortalité de l'individualité intellectuelle.

« Lorsque, dit-il, la vie s'est enfuie avec le dernier jour, le malheureux n'est pas délivré de tous maux, l'âme n'est pas purgée de toute souillure corporelle. Il faut nécessairement qu'elle subisse un accroissement intime, à la suite de longues concentrations opérées par des moyens mystérieux. En conséquence, elle est soumise à de dures épreuves pour acquitter la peine des antiques péchés. Les unes sont distendues dans le vide, par l'action des vents; d'autres, sous le vaste firmament, voient disjoindre par l'eau ou consumer par le feu l'infection de leurs crimes. Chacun de nous souffre dans ce qui reste de lui (*dans ses mânes*), puis on nous lâche à travers le large Elysée, et bien peu sont admises dans les régions heureuses, jusqu'à ce que la révolution des temps étant accompli, la longue journée ait corrodé la tache invétérée, de façon qu'il ne reste plus que le pur sentiment éthéré et la chaleur de la simple haleine. Lorsqu'elles ont évolué dans ce cercle pendant un millier d'années, Dieu les convoque toutes, en colonnes immenses, au fleuve de l'oubli (Léthé), afin qu'ayant perdu toute mémoire du passé, elles retournent voir les *convexités d'en haut* (*convexa supera*) et qu'il leur reprenne une nouvelle envie de rentrer dans un corps. »

Les druides avaient justement leur sanctuaire principal chez le peuple qui portait le nom de cette déesse, les *Carnutes* ou habitants du pays chartrain, chef-lieu *Durocasse* (Dreux). Une de leurs principales fonctions était celle de *géomètres sacrés*, chargés de faire le tracé de tout cantonnement nouveau et de lui donner ses noms.

Ces cantonnements, dont les coins ou *cantons* étaient presque toujours indiqués par des sources ou des hauteurs, étaient généralement fortifiés à leurs quatre angles, de sorte que le territoire compris entre ces forteresses pouvait être cultivé en sécurité. La Bible donne les détails les plus circonstanciés sur le cantonnement des douze tribus, de sorte qu'on peut le prendre pour type de tous les autres.

Les quatre points cardinaux du cantonnement des Carnutes méritent d'être cités à cause de leur caractère *gréco-druidique* bien accusé, qui reproduit exactement leurs grades religieux. Ce sont :

EST.

Maintenon, en grec, la *source du savoir*, qui correspondait au grade de *barde*.

SUD.

Autricum, aujourd'hui Chartres, en grec, l'*image de la chatte brûlée* (Αὐ-Θήρ-εῖκον). Ce mot fait allusion aux chattes qu'on brûlait à la Saint-Jean dans de grands mannequins d'osier représentant le dieu *Teutatès*. C'était le sacrifice réglementaire, auquel on ajoutait, s'il y avait lieu, des prisonniers de guerre et des condamnés à mort. Ces exécutions étaient du ressort des *eubages* ou second degré d'initiation.

OUEST.

Château neuf en *Thomeray*. *Tomouros*, en grec, veut dire *devin* ou *sorcier*. C'était le troisième degré de l'ordre des druides, auquel on n'était initié qu'à l'automne de la vie. On devenait alors *fate* ou *fade*, dont nous avons tiré le mot *fée*.

NORD.

Duro casse, aujourd'hui Dreux. Ce mot signifie, en grec, la *courti-*

sane des bois ou la mort (1). En effet, l'initiation n'était complète que par la mort et ce n'était qu'à la veille de mourir, c'est-à-dire à l'âge le plus avancé, qu'on était initié au secret des saronides, qui était celui de l'immortalité de l'être.

Telles sont les notions qu'il était indispensable de résumer avant de passer à l'examen des monuments gallo-grecs de la Côte-d'Or.

IV

La Côte-d'Or (*Collis Aurea*) est un plateau de nature jurassique, d'une altitude ne dépassant point 600 mètres, dont la direction est très sensiblement *sud-ouest, nord-est*, et c'est sans doute à cette circonstance qu'elle doit ce nom de *Côte-d'Or*. Assurément, il n'en est pas de plus convenable pour les riches vignobles qui s'étendent sur son versant sud-est ; mais son nom de Côte-d'Or ou *Khrysolophos* a précédé les crus de Volnay, de Nuits, de Pomard et de Meursault, et elle a dû être choisie dans l'origine comme une station stratégique des plus efficaces pour protéger le côté nord-ouest du grand quadrilatère éduen formé par les quatre places de *Dibio* (Dijon), au nord ; *Dôle*, à l'est ; *Caballinum* (Châlons), au sud, et *Bibracte* (Autun), à l'ouest.

Les Eduens, ainsi que les Arvernes, avaient la prétention d'être venus de Phrygie, et ce fut à cette parenté avec les Romains, reconnue par César, que les uns et les autres durent d'être renvoyés chez eux après la prise d'Alésia au lieu d'être vendus à l'encan, comme le furent les autres captifs gaulois. Rien n'est plus grec, en effet, que les quatre noms de ville que je viens de citer. *Dibio* veut dire les deux forces vitales à leur point de jonction, c'est-à-dire au solstice d'hiver. *Dole* signifie la ruse, et, pour plus de clarté, elle portait aussi le nom de *Didattium*, qui veut dire *doublement rusé* (δίδατος). *Caballinum* est l'ancien nom grec de la fontaine d'*Hippocréné*, ou *source du cheval* et enfin *Bibracte* veut dire qui va au précipice (βιβὰ

(1) Ou la *courtisane des bois*, car elle était représentée par un *battoir de blanchisseuse*, insigne de ses fonctions de grande lavandière.

ρακτῆ). Si les noms de ces quatre villes *princeps* sont complètement grecs, il paraît que, pour les subdivisions cantonales, les druides admettaient des dénominations tirées de la langue vulgaire alors en usage, c'est-à-dire du gallo-latin, car la plupart de ceux des localités de la plaine qui s'étend au pied de la Côte-d'Or sont manifestement tirés de cette dernière langue, tandis que tous ceux des localités situées sur le plateau même sont grecs. On doit en conclure que les druides étaient propriétaires de tout le plateau de la Côte-d'Or, qui était et est encore couvert de forêts, dont cet ordre, essentiellement forestier, comme l'indique son nom, se réservait le monopole exclusif.

On sait, en effet, qu'ils possédaient un collège au lieu dit actuellement *Mavilly*, qui veut dire *couteau* (μάυλις). Ce nom signifie aussi *courtisane* et correspond à la canicule. Un autel du musée de Cluny représente la déesse *Marlis* armée de son couteau, et ses fêtes correspondaient aux grands massacres du solstice d'été, qui rentraient dans les attributions des *eubages*. C'était donc un collège de ces sacrificateurs subalternes qui a dû laisser à cette localité le nom de *Mavilly*. La finale Y a remplacé dans tous les noms locaux de cette partie de la France la finale grecque ἀκή, qui veut dire *pointe*.

Les autres angles de ce cantonnement druidique sont *Montceau*, qui a perdu son nom antique, au sud-ouest ; *Lusigny*, la fontaine du *payement* ou de *la mort* (λόσις), au nord-ouest ; et *Bessay*, la pointe de *Baïs* ou *Bacchus enfant*, au nord-est. C'est le point culminant de la Côte-d'Or, qui y atteint 594 mètres, et il était traversé par une voie dite *romaine*, mais certainement antérieure à la conquête, qui était gardée par une porte de péage, dont les profits, avant César, devaient être prélevés par les druides de Mavilly.

Au sud de ce canton druidique s'en trouve un autre indiqué par les villages de Meloisey, nord-est ; Saint-Romain, sud-est ; Santosse, sud-ouest, et Cussy, nord-ouest. L'espace compris entre ces quatre localités n'a jamais été habité et forme un quadrilatère dont les quatre points de repère ont dû être mesurés dans l'origine avec l'exactitude la plus rigoureuse, de

façon à donner un rectangle allongé dont les grands côtés, faisant face au sud et au nord, ont 6 kilomètres de longueur, et les petits, orientés à l'est et à l'ouest, n'en ont que 3. Cette orientation et ces proportions sont celles du temple de Jérusalem (2 sur 4), c'est-à-dire celle d'un homme couché sur le dos, la tête à l'est, les pieds à l'ouest, les doigts joints sur le sternum. Un cantonnement aussi exactement mesuré, d'après les canons sacrés, et ayant toujours été désert, ne pouvait être qu'un lieu de pèlerinage, dont on faisait le tour à certaines époques de l'année en suivant le cours du soleil, comme cela se pratiquait encore au commencement de ce siècle, à la fête de sainte Reine, de Flavigny à Alise.

Toute la partie nord-ouest, sur une longueur de 3 kilomètres, était occupée par un cimetière très antérieur à la domination romaine, qui devait avoir une réputation particulière de sainteté et où l'on devait venir se faire enterrer de fort loin, car cette partie de la Côte-d'Or, étant un terrain jurassique qui ne se prête qu'à la culture forestière, est aujourd'hui à peu près déserte et n'a jamais été plus habitée. Tous les villages que je viens d'énumérer, à l'exception de Saint-Romain, ne se composent que de quelques maisons, et tendent encore à se dépeupler par suite de la rigueur du climat et du peu de bénéfice que procure la culture d'un sol particulièrement pauvre. Là où la vigne n'a pas cessé d'y croître, elle donne des produits acides qui ne rappellent en rien ceux de Pomard ou de Meursault. Autrefois, une commanderie de Malte avait remplacé sur la voie romaine le poste de douane d'*Echarnant*; mais poste et commanderie ayant été supprimés l'un après l'autre, ce village ne compte plus que des sexagénaires qui attendent l'heure d'aller apprendre le grand secret des druides, sans qu'il se trouve de jeunes gens pour les remplacer, et avant peu le plateau sera désert plus qu'il ne l'était du temps des *eubages* et des *saronides*. Malheureusement, cet exemple n'est pas isolé; partout on peut constater les déplorables effets d'une centralisation qui a éliminé au profit de Paris toutes les institutions provinciales. Assurément, on ne peut pas songer à rétablir l'ordre de

Malte; mais il n'en est pas moins urgent de rechercher et d'étudier les moyens de réconcilier le paysan avec la terre et de l'y attacher par l'agrément aussi bien que par l'intérêt, sans quoi la prospérité nationale pécherait par la base et ne se soutiendrait pas longtemps.

On voit d'après ce qui précède que, si la Côte-d'Or domine une des plus riches campagnes de France, par elle-même, elle n'est pas précisément un lieu de délice, car la température y est rigoureuse et le paysage lui-même monotone. De vastes landes y succèdent à des bois généralement d'une médiocre venue, sauf les frênes, qui y croissent merveilleusement; mais, de tous les côtés, elle surplombe sur de riantes vallées aussi riches que pittoresques, et, au sud, s'ouvre une crevasse à pic connue sous le nom de *creux de Menevault*, qui a été décrite par Alexandre Dumas le Grand, et peut passer pour un des sites les plus pittoresques et les plus originaux de la France centrale, surtout lorsque la fonte des neiges du plateau alimente une cascade d'une quarantaine de mètres de hauteur. Mais, même lorsqu'il est privé de cette attraction bruyante, si chère aux Anglais et aux épiciers, il est encore remarquable par la source qui lui a valu le nom de *vallée de Minos* (Menevault) et sort d'une fissure profonde, tapissée de vignes vierges qui escaladent audacieusement une roche dure et unie de plus de 50 mètres de haut, dont les parois ont été polies à l'époque glaciaire par un glacier qui a laissé à une grande hauteur des stries bien connues des géologues. Les druides, qui étaient des gens de goût, entendant bien le pittoresque, ont eu le bon esprit de ne gâter par aucune espèce de construction ce merveilleux caprice de la nature; d'ailleurs, l'accès en est fort difficile et il ne se trouve sur le passage de personne, ce qui est fort heureux pour les véritables amateurs de la nature. En face, sur le plateau, se trouve une source nommée *la source d'argent*, jadis décorée, comme toutes celles du pays, d'un bas-relief gréco-druidique de très haute époque, représentant un vieillard souriant et assis, qui était coiffé d'une corde et tenait de la main droite un cornet à jouer aux dés; ἀργεὶ ἕρος (*le prêtre qui flâne*) est un calem-

bourg grec qui donne le nom du lieu (ἄργυρος). Le nom gaulois était *argentan*. *On*, *oing*, *oigne*, *igne*, voulait dire *source* en gaulois (1). C'est un des rares mots de notre langue primitive que nous ont transmis les auteurs latins. La corde que ce facétieux personnage porte sur la tête, *kalos ker*, indique qu'il présidait à la bonne fortune, et il en est de même du cornet dans la main droite; s'il était dans la main gauche, il indiquerait la mauvaise. Il est probable que c'est la corde sur la tête, *kalos ker*, qui a donné naissance à la superstition de la *corde de pendu*.

Non loin de lui, sur le versant oriental de la Côte-d'Or, se trouve le village d'Orches, qui est le point nord-ouest d'un canton druidique très intéressant, formé d'Orches, nord-ouest; Auxey, nord-est; Blagny, sud-est, et la Rochepot, sud-ouest. Comme tous ses voisins, il foisonne d'antiquités gréco-druidiques; et au sud se trouve Chagny, sanctuaire jadis aussi célèbre que pittoresque, avec ses deux dolmens en forme de V, dont la pointe est tournée vers le sud-est, ce qui indique qu'ils étaient consacrés au dieu de l'apogée de la bonne fortune ou *Teutatès*. Le village d'Orches possède une fontaine qui a été jadis ornée de trois bas-reliefs disposés comme ceux de l'autel des nautes parisiens, c'est-à-dire autour d'un pilier carré, dont un côté, celui du sud-ouest, était généralement laissé lisse, pour représenter le dieu *Laiōs*. Ce petit monument a été abattu; mais les bas-reliefs n'ont pas encore été orner quelque musée de province, comme celui d'*Argyros*, présentement transporté à Nolay. L'un d'eux écrit de la façon la plus bizarre le nom grec d'*Orches*; il représente un gros homme qui personnifie *Auxay*, dont le nom signifie le *lieu de l'augmentation*. Une société d'archéologues devrait bien se charger de remettre sur leurs pieds tous ces restes du culte des fontaines. Ce ne serait pas plus cher que de les transporter dans des musées que personne ne va voir et où ils perdent leur seule valeur, qui est leur certificat d'origine, tandis que si l'on favorisait la reconstruction de ces monu-

(1) Toutefois, l'étymologie en est grecque, car *aeinos* veut dire dans cette langue une source qui ne tarit point.

ments, ils attireraient quelques étrangers et rendraient un peu de vie à ces recoins aussi pittoresques que délaissés.

Heureusement que le christianisme a sauvé un grand nombre de ces fontaines druidiques, en faisant entrer leurs divinités dans le cortège innombrable de ces saints que les Bollandistes n'ont pas accueillis. Une des plus anciennes de ces transformations est celle d'*Alea*, ou le dieu du hasard, dont les bonnes gens de Chagny ont fait *saint Eloi*. Après tout, le dieu de la bonne fortune n'était-il pas orfèvre ?

V

Le grand quadrilatère druidique qui, plus spécialement que tout le reste de cette chaîne de hauteurs, porte encore aujourd'hui le nom de *Côte d'Or*, occupe la partie la plus méridionale de ce plateau et domine les riches vignobles de Meursault et de Pomard. Au centre de son côté le plus méridional s'élève la grange d'Auvenay, qui était encore, au siècle dernier, une dépendance de l'ordre de Cîteaux, héritier pour une grande partie du patrimoine forestier des druides, et elle a servi pendant longtemps de pénitencier pour les moines de mauvaise conduite. C'était un de ces couvents fortifiés comme on en voyait tant au moyen âge. L'emplacement d'une église, orientée de l'est à l'ouest, se distingue encore dans la mare qui en occupe la place. A côté se dresse un colombier surmonté d'une girouette, qui indique que c'était une seigneurie, et cette seigneurie comprenait tout l'emplacement de l'ancien quadrilatère druidique, c'est-à-dire environ 1 000 hectares en bois et terres arables. L'enceinte qui s'est conservée est une construction rustique dont les parties les plus anciennes peuvent remonter au douzième siècle. Elle n'est remarquable que par le nombre des tours qui la flanquent et assuraient sa défense à une époque où ses habitants n'avaient de secours à attendre de personne, étant éloignés d'au moins 3 kilomètres de tout lieu habité. Quelques restes des appartements des moines, paraissant remonter au quinzième siècle, sont d'une architecture tellement barbare, qu'ils ne valent pas la peine

d'être relevés. Le paysage est mélancolique, malgré un bois de chênes d'une belle venue et de superbes frênes; car, bien qu'on soit à une altitude de 570 mètres, comme on se trouve au centre du plateau, la vue est très bornée et est celle d'un pays plat. On se croirait dans un de ces paysages d'Ecosse décrits par Walter Scott. Cette vaste propriété appartient aujourd'hui à une belle-sœur de M. de Saulcy, l'illustre et regretté archéologue, qui y a fait de nombreuses fouilles, et j'y suis l'hôte de son beau-frère, le baron de Billing, le modèle des gentlemen et des amphitryons, dans lequel personne ne reconnaîtrait l'opiniâtre adversaire de Jules Ferry et l'orateur du cirque Fernando.

Bien que d'apparence on ne peut moins archéologique, Auvaney porte cependant un nom grec et est construit sur l'emplacement, qui le croirait? d'un temple consacré au *Jupiter Opimus*, mentionné sur l'autel des nautes parisiens, dédié à Tibère, c'est-à-dire au dieu des richesses, dont le nom gaulois était *Lovis (le sommet)*, et c'est de ce temple que la Côte d'Or a pris son nom de *Khrysolophos*. Il partageait en deux moitiés égales le pèlerinage des dévots partis de la fontaine de César au nord (1), et par conséquent il devait s'y trouver, ce que nous nommerions aujourd'hui un restaurant, sur l'emplacement duquel se trouve bâti le couvent, dont le plan, tout à fait bizarre, est un triangle équilatéral, tandis que le temple lui-même était rond. Son enceinte est encore marquée par une saillie circulaire du sol, très apparente et plantée d'ormes séculaires, au milieu desquels est une fontaine creusée en forme de piscine semi-circulaire, dont la paroi rectiligne a été refaite; mais la partie supérieure du bas-relief, représentant le dieu *Lovis*, se trouve encore dans l'habitation, et appartient à une bonne époque gauloise antérieure à l'art romain.

Un bois voisin, le *Salège*, a conservé le nom grec de ce

(1) C'est le nom populaire de cette fontaine; le nom officiel est *tessan*, nom d'un dieu étrusque bien connu, qui se prononçait en grec classique *thasson (l'accélération de la marche solaire)*, tandis que *Lovis* était le dieu du ralentissement.

temple rond qui figurait un tamis ou *Salax*, emblème de la plénitude. Le plan du *Xénodokheion* ou hospice était triangulaire (*triops*) pour indiquer le *trope* ou changement de direction du soleil qui, arrivé au plus haut de sa course, inclinait vers l'occident. Le nom d'Auvenay (en grec ἄωνη, ἀκή) voulait dire la pointe de la sécheresse ou de la canicule; on peut le rapprocher du nom de Chartres, *Av-thèr-eikon* (*l'image de la chatte brûlée*). Il y avait un dieu, fils de *Khioné*, qui se nommait *Avtolycos* (*le loup brûlé*). En effet, au solstice d'été, on brûlait toute espèce d'animaux sauvages (*théra*), et, bien que ce mot désigne plus particulièrement la *chatte*, on lui donnait pour compagnie tout ce qui était réputé malfaisant, loups, fauves, étrangers et criminels.

Le comte d'Hérisson a vainement recherché les vestiges de la station druidique qui devait faire face à celle d'Auvenay, et dans laquelle on devait coucher, pour commencer à minuit une procession de 18 kilomètres, à la fin de laquelle on devait avoir besoin d'un souper et d'un lit. Il n'en paraît plus aucun vestige, mais ce serait une raison de plus de la rechercher soigneusement, car c'est dans les stations qui n'ont pas été reconstruites que l'archéologie fait ses plus abondantes moissons.

Il est probable qu'Auvenay était pour le voisinage un lieu de sacrifices et par conséquent de supplices, car la station suivante porte le nom singulier de *Santosse* (en grec, Σανθώσσει, *le malfaiteur qui s'élance*). En effet, il y a là un escarpement disposé comme la roche Tarpéienne qui était à côté du Capitole à Rome, pour en précipiter les malfaiteurs, et, qui plus est, la fête patronale du pays, qui se célèbre à la fin de la canicule, est restée celle de saint Etienne le Lapidé. Or, chez les juifs la lapidation n'était pas du tout ce que nous la supposons généralement. La législation criminelle du Talmud en donne la description, dont il résulte que le patient était non lapidé, mais précipité du haut d'un rocher ou d'un portique. Les pierres lancées à la main n'intervenaient que pour lui donner le coup de grâce, s'il n'était pas mort de la chute. Le comte d'Hérisson, avec la sagacité et l'activité qui en font le modèle des explorateurs, a visité Santosse et y a trouvé en place deux

fontaines druidiques se faisant face des deux côtés du vallon.

Après Santosse vient *Corabeuf*, le centre du côté ouest du quadrilatère, dont le nom grec *Κόρρα βοῦ* (*tête de bœuf*) s'est parfaitement conservé dans le français moderne. L'emplacement en est aujourd'hui occupé par un château seigneurial appartenant au marquis d'Ivry, descendant des anciens seigneurs du pays. Nous n'avons pas eu le temps de le visiter.

L'angle nord-est du quadrilatère est formé par le village actuel de *Cussy*, jadis *Cussacium*, qui veut dire en grec la pointe de *Cussos*, et aussi *Cussos qui guérit*. En effet, j'ai dit plus haut que *Cussos* ou l'abdomen représentait l'idée que les anciens se faisaient de la mort, guérisseuse de tous maux. Il n'y a guère de nom local plus répandu que celui-là. Il se représente trois fois sur la Côte d'Or elle-même, et toujours sur le même versant occidental. Près de Beaune, il y a un *Cussigny*, qui n'est qu'une de ses variantes; il y a encore les *Coucy*, *Choussy*, *Cussac*, *Quissac*, et partout où on le retrouve, il détermine la pointe nord-ouest d'un cantonnement druidique.

Le Cussy dont il est ici question se distingue des autres par le glorieux surnom de *Cussy la Colonne*, mais, indépendamment de ce magnifique spécimen, qui est le plus élégant connu de l'art gallo-grec, il possède une vieille fontaine druidique qui mérite bien d'attirer l'attention de l'archéologue, malgré que jamais Anglais ou Anglaise ne lui ait fait l'aumône d'une visite. En effet, cette fontaine ressemble à toutes celles du pays et se compose d'une petite voûte qui reçoit la source, se déversant, de là, dans deux auges de pierre destinées à abreuver les animaux. Mais en l'examinant avec plus de soin, il se trouve que ces deux auges sont, dans leur simplicité, d'une forme très élégante qui annonce une haute époque, et au fond de la voûte, qui, contre l'ordinaire des autres fontaines locales, est construite en rocaille, on distingue une petite niche d'environ 30 centimètres de haut. Actuellement, cette niche est veuve de la statuette de madone qu'elle contenait, mais j'en ai retrouvé les débris mis au rebut sur une des fenêtres de l'église du village. Autant que j'en ai le souvenir,

elle était en calcaire et pouvait dater du quinzième siècle. Mais elle avait dû succéder à une autre plus ancienne, taillée dans une bûche de merisier en l'honneur de la déesse *Marca* ou *Marica*, dont le nom signifie un *battoir de blanchisseuse*. *Marcia* était le nom le plus ancien de l'île de Rhodes, et *Marica*, que les Etrusques et les Gaulois écrivaient *Marca*, fut la femme du roi *Faunus* et la mère de Picus et de la déesse *Canens* ou *Canacé*, la Chanteuse, qui figure sur la colonne de Cussy. On la nommait aussi *Byssia* ou *Butis*, parce qu'elle habitait au fond des eaux, et sous le nom de *Baath* elle fut la divinité des plus anciennes couches gauloises, connues sous le nom de *Nemèdes*. Aussi son nom se retrouve-t-il dans toutes les langues pour indiquer le fond de toute chose, et elle le transmet au serpent d'eau ou *bysse* héraldique, et au vent nord-ouest ou *bise*. Comme déesse des cavités souterraines et de la purification, elle était tout naturellement celle des sarcophages et des cercueils, ou plutôt le cercueil lui-même, et elle a survécu dans les sectes maçonniques du moyen âge sous le nom de *bysse marque* ou *basse marche*, représentée dans une foule d'églises, et particulièrement à Saint-Germain des Prés, par un serpent ou *bysse* se mordant la queue. Elle était l'objet de la vénération spéciale des apprentis qui avaient conservé leur nom druidique de *bardaches*, et on peut aussi la reconnaître dans la *Tarasque* de Sainte-Marthe, patronne de *Tarascon* ; car ce mot, qui veut dire *nettoyer le ventre*, traduit exactement celui de *Syracuse*, et rappelle parfaitement le rôle purificateur de la déesse *Marica* ou *Byssia Marca*, la grande lavandière infernale. Elle était le ventre de la terre, toujours mère et toujours vierge, d'où sort et doit rentrer toute créature humaine.

Aussi cette déesse est-elle représentée, au fond de tous les sarcophages égyptiens, enserrant le défunt de toutes parts, et le rituel funéraire nous en a conservé l'interprétation qui appartient au platonisme le plus pur : « O cercueil ! ô mère divine ! ô puissance magique ! ô grande déification ! approche-toi de l'Osiris véridique, fais qu'il entre dans ton sein ; chaque jour donne-lui la force de passer les portes du ciel inférieur,

donne-lui la vie qui fut avant toi, les souffles de la résurrection qui sont après toi, *l'entrée et la sortie* (1) qui sont en ta puissance dans le domaine des morts. Il voit en toi, il vit en toi, il entre en toi; c'est en toi qu'il ne s'anéantira jamais. » (Papyrus égyptien du Louvre.)

Cette déesse égyptienne se nommait *Nu-t*; elle est la déesse unique de toutes les franc-maçonneries anciennes et modernes, la divinité sans forme et sans sexe qui enfante d'elle-même sans fécondation; la vierge mère à laquelle les Egyptiens adressaient la prière suivante : « O divinité rajeunissante, créatrice des pures vierges, belle dans l'abîme, dont le fils divin (le soleil) prospère dans la montagne (à l'horizon), sauve le dieu grand de tout mal. »

Le texte, continuant ensuite à faire allusion à ses diverses attributions, les symbolise dans divers animaux. Son inépuisable fécondité est figurée par ces mots : *grande truie dans la demeure du soleil*, sa pureté par ceux-ci : *brebis sainte dans la demeure d'Osiris, dont le cœur suit les desseins de ses propres entrailles, sous les formes d'un vautour saint, dans la demeure de Nexen*, c'est-à-dire qui enfante d'elle-même comme le vautour, qui, suivant les Egyptiens, n'avait pas de mâle.

Les Gaulois lui donnaient dans leur langue le nom de *coche* ou de *laie*, la truie, et elle est passée dans les romans modernes, sous celui d'*Iseult*, dame de *Coucy*, à laquelle on fait manger le cœur de son amant, le chevalier *Signaurès* (*Agni mis en pièces*); elle était l'arche sainte du temple de Salomon, qui n'était autre chose qu'un cercueil enfermé dans un temple bâti sur les proportions d'un cercueil. Tous les autels des églises chrétiennes sont aussi des sarcophages, et toutes les sectes maçonniques du moyen âge se rattachaient à des sépulcres dont le plus en vogue était celui de Salomon; mais il y avait aussi le sépulcre de Virgile, celui de Pierre Brouillard, celui de Pierre Abaylard, etc., etc. L'orientation du temple de Jérusalem, dont le sanctuaire était à l'ouest, indique que l'arche représentait Jéhovah, et que les juifs, qui

(1) Telle était, en effet, sa fonction caractéristique dans toutes les liturgies anciennes, l'entrée et la sortie.

ont été accusés de matérialisme, adoraient, comme tous les autres, la *mort, mère de la vie éternelle*.

Tel était le dogme que représentait, dans toute sa naïveté primitive, la petite *Bisse Marc*, ou bûche de merisier, qui a trôné pendant tant de siècles dans la niche de la fontaine de Cussy et qu'un curé intelligent devrait bien y réintégrer, si toutefois la stupidité de ses paroissiens ne le lui interdit pas.

VI

A une centaine de mètres au nord de ce petit monument rustique qui marquait la limite du pieux canton d'Auvenay, s'en dresse un beaucoup plus magnifique, lequel n'est cependant qu'une borne d'un champ des morts, mais d'un champ des morts de 2 kilomètres de long sur 1 de large, encore bien dessiné par des chemins vicinaux, et au nord-est de ce grand quadrilatère funèbre se trouve le mélancolique village d'*Echarnant*, dont le nom, en vieux français, signifie *cimetière*. Ce champ des morts était probablement le cimetière particulier du séminaire druidique de Mavilly, et comme les laïques aimaient à dormir en si sainte compagnie, on devait s'y faire transporter de tous les coins de la province éduenne, ce qui explique à la fois son étendue et son antiquité. Les fouilles qui y ont été faites par MM. de Saulcy et Abort ont enrichi le musée de Saint-Germain de quelques-unes de ces longues épées gauloises à lame droite en fer, qu'il fallait redresser avec le pied après s'en être servi et qui ne pouvaient pas avoir survécu à la conquête. On y remarque encore que les morts y étaient inhumés dans des sarcophages et non incinérés, ce qui est un signe d'origine commun aux Etrusques et aux Béotiens, qui n'admettaient point l'incinération. Mais le curé de la Rochepot, qui est archéologue, a signalé au comte d'Hérisson un mode de sépulture beaucoup plus étrange et caractérisant, selon toute probabilité, une race tout autre et beaucoup plus ancienne que les Gréco-Phrygiens et les Celto-Latins de la dernière couche. Ceux-là étaient inhumés assis, au lieu d'être couchés et, par conséquent, sans sarcophages.

Ce mode de sépulture était-il celui des Scandinaves adorateurs de *Thorn* ou *Taran*, qui ont dû précéder les Celto-Latins? Quoi qu'il en soit, le plateau de la Côte-d'Or est une mine archéologique qui attend une exploration méthodique et sérieuse, et dans le voisinage de la colonne de Cussy, où devaient se trouver les plus riches sépultures, on est sûr de ne pas perdre sa peine.

D'après l'archéologue Pasumot, auquel l'on doit la seule étude sur ce singulier monument qui soit encore à consulter, il était intact au dix-septième siècle. Il se trouvait à une petite distance de l'ancienne voie romaine qui allait d'Autun à Besançon, en passant par *Crusinium*, et cette voie, qui passe au nord d'Echarnant en traversant le village de Montceau, devait former la limite septentrionale du cimetière de Cussy, qui, suivant l'usage antique, était bordé par une grande route. Pasumot dit qu'à l'est de la colonne, à l'orient, on voit beaucoup de restes d'anciens murs épais qu'on a détruits tant qu'on a pu. Mais peut-être a-t-il pris pour des murs les *murgers* en pierre sèche que construisent les Bourguignons pour épier leurs champs, car ni le comte d'Hérisson ni moi n'en avons vu d'autres, ce qui, d'ailleurs, est loin d'être une preuve qu'il n'en ait pas existé.

Du temps de Pasumot, c'est-à-dire en 1767, la colonne n'avait plus ni chapiteau ni entablement. Vers 1620, elle avait été déboulonnée par un seigneur de Cussy dont il n'a pas voulu rechercher le nom pour le livrer à la vindicte des archéologues. En 1700, MM. Morelet de Couchey et d'Ecatigny, gentilshommes du voisinage, la visitèrent et firent exécuter des fouilles à sa base, du côté du midi. Ce n'était pas le bon; il faudrait fouiller au nord-est. Néanmoins, à trois ou quatre pieds de profondeur, ils trouvèrent quelques médailles et des statuettes portant des colliers semblables à ceux que le comte d'Hérisson a rapportés d'Utique. Ces statuettes furent envoyées à Paris à un brocanteur, et l'on ne sait ce qu'elles sont devenues.

En 1719, M. Parisot de Crugey, avocat général du parlement de Dijon, visita Cussy par ordre du régent et y fit des

fouilles considérables dont fut dressé un procès-verbal que M. Pasumot n'a pu retrouver. Il a essayé d'y suppléer par les souvenirs de deux témoins oculaires, M. Dubois, curé de Cussy, et M. Tisserand, curé de Crugey. D'après le témoignage de ces deux ecclésiastiques et celui d'autres témoins oculaires, M. Parisot fit creuser jusqu'à 25 pieds de profondeur, de sorte que les assistants purent passer sous la colonne. Elle repose sur deux pierres juxtaposées de 6 pieds de large sur 6 de long qui forment un carré de 3 pieds de côté, régulièrement orienté. Ces deux pierres portent, à leur tour, sur deux murs de maçonnerie disposés comme deux jambages de cheminée, qui laissent entre eux un espace d'environ 20 pouces au milieu du carré des deux pierres. Il y aurait, d'après ceux qui passèrent sous la colonne, un trou de forme ronde dans lequel on pourrait enfoncer la main. Ce détail est intéressant à noter. M. Dubois dit qu'on fit monter un homme sur le fût pour voir s'il était creux ; mais il ne vit qu'une cavité d'environ un pied, qui devait servir à emboîter les autres pierres. De tous ces renseignements, le plus important est celui de la découverte, à l'orient de la colonne, des ossements de trois corps qui avaient la tête appuyée contre sa base et de six médailles toutes d'Antonin le Pieux. Les ossements étaient en leur place et n'avaient pas été dérangés. Ils n'étaient qu'à un pied et demi de profondeur, d'où il résulte que la colonne existait au moment de l'inhumation, qu'elle était, pour le moins, contemporaine d'Antonin le Pieux, et que, par conséquent, elle ne peut pas être postérieure au milieu du deuxième siècle de notre ère.

C'est à peu près tout ce qui reste d'utilisable du mémoire de Pasumot, et ses successeurs n'y ont ajouté que des rêveries qu'il est inutile de discuter, car la colonne de Cussy ne peut être qu'inintelligible pour quiconque ne connaît ni l'art grec, ni la langue grecque. Montfaucon en a reproduit un croquis très inexact de M. de Mauterer ; mais il y a joint, du moins, une observation aussi précieuse que vraie, c'est qu'elle fait partie de tout un système essentiellement gaulois de monuments

octogones dont il a publié *in extenso* le temple ou *nurhag* de Montmorillon en Poitou. Ce temple ne peut pas être postérieur au quatrième siècle et ne doit pas lui être de beaucoup antérieur, mais il est aussi barbare de style que la colonne de Cussy est grecque : évidemment, ils n'ont pas été construits à la même époque.

En 1822, la colonne de Cussy a subi une restauration qui, bien qu'assez élégante, en altère complètement le caractère primitif et l'a transformée en vulgaire colonne corinthienne gallo-romaine, tandis que sa forme primitive était celle d'un palmier. Heureusement son ancien chapiteau a été rapporté d'Auvenay, où il servait de margelle à un puits, et déposé à côté d'elle, de sorte que, si elle est mutilée, on en possède, du moins, tous les morceaux.

Passons maintenant à la description de la partie du monument qui s'élève au-dessus du sol. La base est formée, comme on l'a vu, de deux pierres juxtaposées de 6 pieds de long sur 3 pieds de large. Elle supporte un soubassement octogone à chanfrein, sans moulures, de 15 pouces de hauteur, surmonté d'un socle également octogone, mais formé de quatre faces saillantes correspondant aux quatre points cardinaux et de quatre faces rentrantes, ce qui donne le nom de la localité : *cussos* (concavité), *aké* (pointe). Les concavités mesurent 2 pieds à l'ouverture, et les pointes ou côtes 10 pouces de face. Au-dessus est une corniche de 13 pouces d'épaisseur, terminée en gorge, couronnée d'une plinthe qui sert de base à un tambour octogone de 3 pieds 9 pouces de hauteur. C'est la partie la plus originale du monument à toute espèce de titre, car chaque pan forme une niche peu profonde, terminées celles qui correspondent aux quatre points cardinaux par des angles droits et les autres par des courbes, qui ne se retrouvent que dans l'architecture gothique du douzième siècle et impriment à ce monument un caractère singulièrement moderne, bien qu'il prouve au contraire qu'il est antérieur à l'époque romaine, laquelle ne s'est jamais permis de semblables licences. Cette juxtaposition de V et d'U pourrait se traduire comme celle du socle, *cuss-aké* ; mais ici elle a une

signification plus générale : les U doivent se lire *gur* (concave) et les V *gon* (convexe), dont l'ensemble donne le grec *gorgon* qui exprime les *di-bio* formant l'ancien nom de la ville de Dijon, ou les deux forces vitales, n'en faisant qu'une au solstice d'hiver et résumées dans la *Gorgone*. L'explication de cette distinction se trouve dans le passage de Virgile que j'ai cité plus haut et qui est traduit du grec mystique. Il y est dit que, lorsque les âmes ont été suffisamment purifiées, elles vont boire l'eau du *Léthé*, ou de l'oubli, pour être rappelées *ad convexa*, c'est-à-dire à la vie, qui est rendue en grec par le mot *gon*; et, pendant leur purification, elles habitent les *concava*, que les Grecs nommaient *gur* (γύριος, fosse).

Je laisse de côté les huit figures qui représentent les huit subdivisions du *Gorgon*, ou de la rose des vents, pour achever la description de ce monument à la fois si bizarre et si élégant.

La corniche de ce tambour a 1 pied d'épaisseur; elle est octogone comme lui, et chaque face a trois modillons.

La base proprement dite du fût est en attique d'une belle proportion, mesurant 1 pied de haut; le fût est rond, et sa partie ancienne se compose de quatre assises de pierre d'une hauteur d'environ 12 pieds, au-dessus desquelles devait se trouver l'ancien chapiteau. Il est carré, et orné à ses angles de palmes dont le bout est enroulé; entre les palmes sont trois masques, dont l'un très jeune dans un héliotrope qui faisait face au nord-est et représente Apollon à la lyre ou *Esus chanteur*. Cette face répondait au village de Meloisey (*mel-ois-aké*), la pointe d'Esus qui chante. La face sud-est porte le masque barbu d'*Acmeios* ou *Oghmius* et correspond à saint Romain, qui veut dire *fort*. La face suivante est lisse, pour figurer le soleil couchant glissant sur le précipice indiqué par *san tosse* (le voleur qui s'élance). La face sud-ouest est décorée d'un masque avec des cornes de bœuf, qui a laissé son nom à *Corabœuf* (FARVOS).

Mais ce n'est pas la seule particularité de ce chapiteau. Il est creux en forme de mortier, ce qui rappelle encore la

déesse *Cussy*, et à son angle nord se trouve une rigole disposée de façon à ce que, lorsqu'il avait été rempli par les eaux du ciel, elles s'écoulassent par cette gargouille. Il est cependant plus présumable que la colonne est creuse, car ses assises, au lieu d'être reliées les unes aux autres par des goujons intérieurs, le sont extérieurement par des crampons qui auraient été très disgracieux, si eux-mêmes n'avaient été recouverts par des appliques de bronze depuis longtemps volées (1). La tradition veut que cette colonne ait servi de phare ; mais ce n'était pas pour éclairer la voie romaine, qui passait à 1 kilomètre de là. On devait y accrocher la nuit des lampes consacrées à la troisième des *maires* ou parques gauloises, *Lucine*, déesse de la résurrection ; la deuxième, *Atropos*, déesse du *trope* ou solstice d'hiver, était représentée par les trois masques (*triopes*) qui lui servent ordinairement d'esca-beau et de signature. Enfin la déesse du lieu, *Cussy*, qui représentait le nord-ouest ou la mort, source de la nouvelle vie, et est figurée sur la colonne même avec une cruche à la main dont elle verse le contenu, était personnifiée dans la cavité du sommet qui ne devait pas être alimentée seulement par les pluies, mais par des tubes traversant la colonne, ce qui expliquerait l'intervalle de 1 pied de large ménagé entre les supports et le tronc, où l'on peut passer la main, en même

(1) En effet, un examen plus attentif de ce singulier monument m'a fait découvrir que ces crampons, qui ne se trouvent que dans la partie *sud-est*, supportaient une échelle à l'aide de laquelle on parvenait au haut du chapiteau, lequel n'était qu'une baignoire aérienne. Sauf cette disposition insolite, tous les temples antiques possédaient de ces baignoires dressées au haut d'un escalier, sinon une échelle. Elles représentaient la déesse *Batrakhous*, ou les fonts baptismaux, dont l'hiéroglyphe le plus commun était une grenouille (*batrakhos*), ou une femme vêtue de la robe nommée *batrakhis*, que portaient les acteurs tragiques. Mais il paraît que la grenouille elle-même, dont le nom veut dire *lavandière*, exprimait des idées qui n'étaient pas particulières à l'hellénisme, puisqu'on la retrouve en Egypte, avec les mêmes attributions, sous le nom de *Sakt*, et qu'elle figure sur les premières lampes chrétiennes de ce pays avec la légende grecque ANABIOSIS, ce qui donne ANABIOSIS BATRAKHO, littéralement la *résurrection est dans la grenouille*, qui est ici pour les fonts baptismaux.

temps que la nécessité de remplacer les goujons ordinaires par des crampons extérieurs. M. le comte d'Hérisson a retrouvé dans le musée d'Autun le couronnement creux d'un monument analogue, mais plus moderne et d'un style plus barbare, où la déesse du ventre est représentée par une cornemuse (*ascos*). L'idée de la faire traverser par un courant d'eau représente au naturel les fonctions de la déesse *Cussy* ou *Syracuse*, qui était le *balai de l'estomac*, et je m'étonnerais fort si, en fouillant bien les environs de la colonne de Cussy, on ne retrouvait pas une source thermale et purgative, comme celle qui existe encore à Chagny, car les druides, bien avant les Romains, exploitaient à leur profit les sources thermales et groupaient tout autour leur système de pèlerinages à la fois religieux et hygiéniques.

Cette hypothèse semble être confirmée par la composition de ce monument, qui représente un palmier ou phénix dont la base est entourée d'un filet (*erkos*) et dont le tronc est couvert d'écailles (*lopis*). En juxtaposant tous les mots suivant les règles du vers trochaïo-catalectique, on a la légende :

Phenix erkò lapatte Kussé,

Ake, Helion tropé Lykhné.

(Kyssé purge Phénix pris dans ses filets, elle le guérit. Lykhné change le cours du soleil (1).

Quelques rêveurs ont voulu faire de ce monument un trophée triomphal élevé par César en l'honneur de la victoire qu'il remporta non loin de là sur les Helvètes ; mais la guerre entreprise par César pour dépouiller les temples gaulois et voler l'argent dont il avait besoin pour asservir sa patrie était tellement impie, qu'il a eu du moins la pudeur de n'élever aucun monument en l'honneur de ses victoires. S'il l'avait fait, il ne l'aurait pas laissé anonyme, car tout près de là a été retrouvée une inscription votive de son lieutenant Labié-

(1) Le bois où est située la colonne de Cussy se nomme encore le *Deffan* ; c'était le nom *Deiphon* ou *Phon prisonnier* de *Batrakhis*, qu'on peut voir au Louvre sous celui de Mars Borghèse ; il est reconnaissable à son palmier.

nus, pour une cure que son général avait faite à Luxeu, en Franche-Comté. Elle est ainsi conçue :

LVXOVII. THERM.
REPAR. LABIENVVS
IVSS. C. IVL. CAES.
IMP.

(Caylus, t. III.)

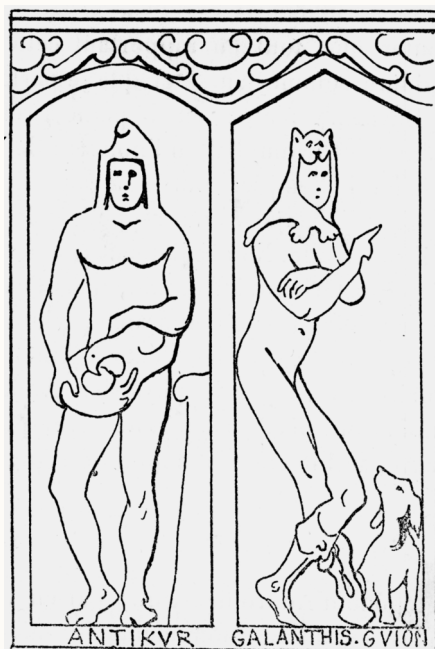
Je dois ajouter que, tout en rapportant cette épigraphe, Caylus la considère comme fausse et que je partage son opinion. L'abbé Duvocoux n'a pas eu de peine à réfuter l'hypothèse d'un monument triomphal en l'honneur de César; mais il l'attribue à la fin de l'empire romain, à cause de ce mélange de pointes et d'arcs juxtaposés qui rappellent le gothique, et c'est en quoi il se trompe. Non seulement la colonne de Cussy ne peut pas être postérieure à Antonin, mais l'examen de ses huit divinités en fait la contemporaine, plutôt aînée que cadette, du temple octogone des Vents à Athènes, qui était un cadran solaire dressé par le physicien Andronicus Cyrrestes, au moins un siècle avant notre ère, puisqu'elle est citée par Vitruve, architecte contemporain d'Auguste.

VII

La tour octogone d'Andronicus, que j'ai eu l'occasion de visiter à Athènes, est un des monuments les mieux conservés que nous ait légués l'hellénisme, bien qu'il ait perdu l'ornement qui attirait le plus l'attention des anciens, à savoir un triton de bronze tenant une baguette à la main qui tournait à tous les vents et indiquait celui qui soufflait, dont le nom était inscrit sur la face correspondante de la tour. C'est ce que nous nommons aujourd'hui une *girouette*. Cet ornement semble avoir manqué à la colonne de Cussy; mais il n'y a pas de doute que ses huit divinités ne correspondent aux huit vents dont les noms sont inscrits sur les huit faces de la tour d'Andronicus, et l'on ne saurait par conséquent choisir de guide plus infaillible.

Nord, BOREAS.

Il est remplacé sur la colonne par un chien : KVON, le dieu *Guyon* des légendes gauloises, qui appelaient l'hiver *gion*, du grec *kioné* (neige). A côté de lui se tient la déesse *Galanthis*, *Lucine*, la déesse éponyme des Gaulois ; elle est nue, avec des bottes et une peau de chat sur la tête, constituant la coiffure



dite *kinéa* ou bonnet fourré, symbole de la bonne fortune, par opposition au casque (KORUS) dont est coiffée *Bibracte*, la déesse du sud, symbole de la fortune décroissante. Elle a l'index étendu (*likhanos*), d'où son nom de *Likné* (la gourmande), qui est l'équivalent de celui de *Boréas* (vorace) ; en effet, elle symbolise le désir de vivre et représente l'âme dans les champs Elysées ou paradis terrestre. *Kinéa* est la Geneviève des légendes gauloises. Son nom de *Galanthis* signifie *fleur de lait* ou *blanchefleur* ; elle a les bras et les jambes croisés, sortilège attribué à *Lucine* lorsqu'elle s'opposait à

l'accouchement d'Alemène, et qui veut dire *tisser la rafale*. Galanthis était, à l'époque des animaux, représentée par l'*hermine* ou la *chatte blanche*, et l'aubépine lui était consacrée. L'ensemble de la composition peut se traduire ainsi : *Pour Guyon, Galanthis la Gourmande tisse un manteau et un bonnet de frimas*. Le fameux manteau du vent de froidure et de pluie des trouvères modernes se rendait en grec par *kinéa Aïdous*, le bonnet fourré de Pluton.

Nord-Est, KAIKIAS.

Ce mot veut dire *s'élever* et désigne le vent du Caucase. Sur la colonne Kaikias est remplacé par *Atys* ou *Esus*, dont le nom a la même signification que *Kaikias*. Tout près de lui, à sa gauche, est une colonne (*kion*). D'une main il tient un plat, en mettant en évidence son *pouce* (*antikyr*). Sous son bras est un aigle (*gryphé*), qu'il force à mettre les pieds dans le plat. Bien que je me sois imposé l'obligation de ne pas trop appuyer sur ces compositions, de peur de fatiguer le lecteur, je me permets de faire exception en faveur de celle-ci, à cause de son importance. *Antikyr*, ou le petit *poucet*, était le grand dieu des *Galates* et a laissé son nom à la ville d'*Angora* (Anticyra); il représente le nouvel an ou *Noël*, lequel s'est rendu coupable en naissant du meurtre de son frère, le vieil an, et est détenu pour ce fait dans le sein de la terre, c'est-à-dire de sa mère *Khioné* (la neige), où il est attaché à une colonne et gardé par la déesse *Gryphé* (le griffon); il la séduit par la douceur de sa voix, elle le détache et il s'échappe au-dessus de l'horizon, sous la forme d'un *agneau blanc*, qui est écrasé par un bœuf (*Gargantua*), symbole des grands jours. Voici la traduction exacte de la composition :

Atys antikyr planke Gryphé

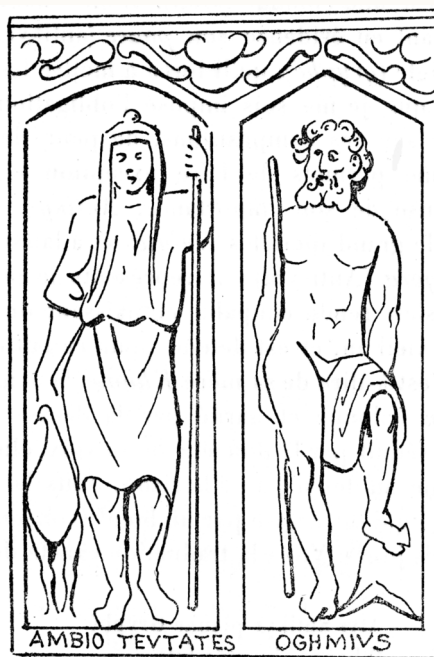
Pthengo, kionide lyte.

(Atys, le petit poucet, a séduit Gryphé par son chant ; elle le détache de la colonne.)

Cette composition se retrouve à satiété sur les terres cuites du musée Campana, sous une forme plus pompeuse et par

conséquent moins ancienne. L'on y voit Atys offrant à boire à un griffon, qui met le pied dans le plat. Elle est d'époque alexandrine et assigne à la colonne de Cussy une date voisine du commencement du deuxième siècle avant notre ère. La tromperie d'*Atys* ou *Esus* a laissé son nom à la ville de *Dôle*, et sa réputation de chanteur aux villages de *Meloisey* et *Malosat* (le pays du chant d'Esus). Toutes les légendes qui se rapportent à ce dieu roulent sur les significations de *mélos*, qui peut se traduire *pomme*, *chant*, *toison* et *mieux*. Le petit poucet est le dieu du *mieux*, meurtrier du dieu du *pire*.

Est, APELIOTES.



Ce nom en grec signifie *sec*, *sans boue*; sur la colonne, il est remplacé par *acmios*, que les Gaulois prononçaient *ogh-mius*. Ce mot veut dire *infatigable*; il est écrit par un pied d'enclume (*akmeios*). Oghmios est une espèce d'Hercule nu,

la cuisse recouverte d'un tissu (*uphé-méros*) et une baguette à l'épaule (*rabdin-omos*). Le tout donne la légende :

Akhmaios yphémérou brabdinomos.
(Oghmias qui préside aux longs jours.)

Sud-Est, EURUS.

Ce mot, qui veut dire *large*, a pour équivalent sur la colonne *Atys avec un paon* (*taos-Athis*), que les Gaulois prononçaient *Teutatès*, l'expansion d'*Atys* ou de la prospérité. Il est entièrement vêtu comme le représentant de la nature en pleine végétation, d'où son nom d'*Amphio*, prononcé par les Gaulois *Ambio*; dans un canton auvergnat à dénominations gauloises et non grecques, il est plus modestement qualifié de *feuilhat* (*feuillu*). De la main droite, il tient la crête de son paon, ce qui signifie qu'il a atteint le sommet. Sa main gauche repose sur la pointe de sa lance (*aké laios*); ce qui écrit le nom d'Achille, dont la signification est le commencement de la décadence. C'est le dieu du pays de *Cocagne*, en gaulois vulgaire le *soleil pourpre*. Les mâts de *cocagne* lui étaient consacrés, et le vainqueur qui décrochait péniblement la timbale pour glisser aussitôt, était sa parfaite image. Cette composition peut se traduire : *l'expansion de la prospérité est le commencement de la dégringolade*. D'*Amphio* venaient le nom des *Ambiones* (*Amiens*) et celui d'*Ambiorix*.

Sud, LIPS.

En gaulois LOVIS, mais le plus souvent remplacé par une surface écailleuse (*lepis* ou *lopis*). Il est dit aussi *alops*, le renard, par opposition au chien, *kyon*. *Lips* vient de *leipô* (*laisser, abandonner*). Il est le commencement de la fortune décroissante, représentée à Cussy par une déesse casquée dans l'attitude d'une personne qui fléchit (*anclité*), déjà à demi dépouillée et *portant au bout d'une BARRE un hibou en guise de fruit* (*bi-bar-acté*). C'est le blason gallo-grec de la ville de *Bibracte*, aujourd'hui Autun, où l'on adorait particulièrement *Athéné Skiras Bibaracté* (*Athéné qui a tiré au sort d'aller*

au précipice). *Sciros* veut dire un éclat de pierre dure, d'où une *hache de silex* (*securis*) et un *dé à jouer*, qui, primitivement, n'était qu'un éclat de pierre cubique. Athéné *Sciras* était la même que la nymphe *Sagaris*, ou la *hache*, mère et épouse d'*Atys*, qui répond au français *hoste* et veut dire



le *manche*. Etre du côté d'*Atys* ou du côté du manche, c'était être du bon côté. Au bout de l'autre était la mort. La déesse *Sciras* était portée tous les ans en grande pompe d'Athènes au village de *Sciron*, sous la forme d'un *dé blanc* qui se précipitait dans la mer, en souvenir du brigand *Sciron* que Thésée en avait précipité, et cette fête avait lieu au mois de *scirophorion*, qui correspond à notre juin ou solstice d'été. *Sciron* était représenté par un criminel ou un étranger (*sace*) qui, après avoir été nourri et choyé pendant six mois, était enveloppé dans un *sac* ou dans un *sciron* et devait emporter avec lui tous les péchés de la communauté. Le nom du village de

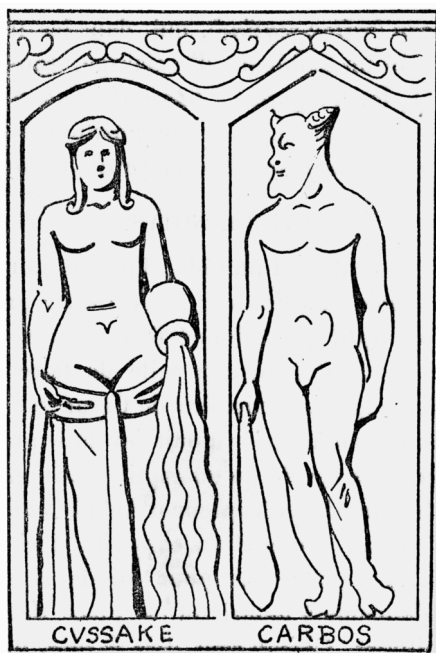
Santosse (le saut du voleur) rappelle le nom du bouc émissaire bipède dont le sacrifice était encore en vigueur à Marseille du temps de Pétrone. Indépendamment de toutes ces singularités, la déesse de *Bibracte* porte un véritable tablier de *franc-maçon* (*mitra-scytiné*), qui, dans les traditions modernes, est resté un emblème d'esclavage, sans qu'on sache trop pourquoi; là, il signifie : *mère de l'obscurité* ou de la mort. Le sens de cette curieuse composition est : *Skiras qui s'incline et va au précipice est la mère de la nuit*.

Sud-Est, NOTVS.

A Athènes, ce vent était humide, d'où son nom de *notos*, et il ne l'est pas moins en France; mais il est représenté sur la colonne par un captif qui a donné lieu aux rêveries les plus extraordinaires, et notamment à celle de faire de ce monument un témoignage de la victoire de César sur les Helvètes. Toute cette fantasmagorie s'évanouit devant le premier lexique grec venu, qui vous révèle qu'un captif se dit en grec *chiron*, et que c'est le nom du précepteur d'Achille et d'Hercule. Ce dernier le blessa au genou d'un coup de flèche en chassant les centaures, et il en résulta pour lui de si cruelles souffrances qu'il demanda à mourir et fut placé dans la constellation du Sagittaire. *Chiron* veut dire *le pire*, par opposition aux *pommes d'Hésus* et à la *toison d'or*, qui s'expriment par le même mot en grec (*malos*) et veulent dire *le mieux*. Il a fourni à la chevalerie les personnages de *Giron* et *Guérin le Pouhier* ou *Guérin le Mesquin*, qui représentait comme lui l'appauvrissement de l'année et l'automne de la vie; mais, comme compensation, c'est l'âge de la science et de l'expérience. Aussi *Chiron* est-il donné comme le précepteur de tous les héros de son temps. Il répondait donc chez les druides au grade de *fade* ou *vates*, c'est-à-dire de prophète. Le Chiron de Cussy a le genou droit emporté par un éclat de la pierre, qui est volontaire et aussi ancien que le monument lui-même. Cet éclat se dit en grec *skiron* et représente l'éclat de silex dont était armé la flèche qu'Hercule lui décocha au genou. La légende est donc des plus faciles à restituer :

Chiron a reçu au genou un sciron, mais il ne doit en mourir qu'à la fin de l'année.

Ouest, ZEPHVROS.



Si le zéphyre est agréable à Athènes au mois d'octobre, il l'est moins dans les Gaules, et l'aimable dieu grec est remplacé sur la colonne par un personnage *nu*, tenant de la main droite une *massue* et coiffé des *cornes de bœuf* de CARVOS, dont le nom veut dire *sale* et caractérise on ne peut mieux l'automne boueux de la belle France. Sa légende est aussi courte que peu aimable. C'est la description de la vieillesse gâteuse :

Carfos litos rupà lasios.
(Desséché, chétif, malpropre, velu.)

Il ne lui reste plus qu'à prendre le violent purgatif de la patronne de l'endroit et d'aller boire à la fontaine de Jouvence de la mort.

Nord-Ouest, SKIRON.

Il est à remarquer que, sur la tour d'Andronicus, ce personnage, bien que représenté sous les traits d'un vieillard, tient à la main une cruche qu'il vide, comme la déesse de Cussy. Celle-ci est heureusement l'une des mieux conservées des huit divinités de ce monument, sauf la face, qui est presque complètement usée par le temps. Elle est jeune, de ce type androgyne que les Grecs donnaient à toutes les divinités représentant les deux forces vitales (*dibio*) à ce point de jonction que, dans les mouvements circulaires, les mécaniciens nomment encore *point mort*. Il n'existe donc qu'une différence à peine appréciable entre la déesse de Cussy et Apollon, *Melpodos*, son époux et son fils. Tous deux portent la même coiffure, c'est-à-dire des boucles pendantes sur les joues (*korra mallos*), qui signifient le *sort meilleur*; et tous deux montrent leur ventre, qui est leur blason. La déesse de Cussy est nue jusqu'aux cuisses; sa main gauche tient une urne vidée (*khusé-laïos-kerangos*), ce qui veut dire que la mauvaise fortune est épuisée; et sa main droite touche le tissu qui la couvre (*aisios-ker-uphé*), ce qui exprime que le sort à venir qu'elle cache sera le bon.

La ceinture qui entoure ses cuisses n'est pas moins singulière que celle de la déesse de Bibracte. C'est une écharpe de laine, dont le bout retombe sur ses pieds (*mitra-mel-podos*), qu'on doit interpréter *mère du chanfre* (*mitra melpodon*), et ce chanfre est son fils et son époux, *Esus chanteur*, dont le nom s'est conservé intact dans celui du village actuel de *Meloisey*.

Toutes ces indications réunies donnent sa définition mystique avec une clarté certainement égale à celle des hiéroglyphes égyptiens : *Khyssé est le sort le meilleur. Elle met fin à la mauvaise fortune. Elle est l'avant-coureur de la bonne fortune qu'elle cache. Elle est la mère du chanteur*. Comme on le voit, c'est une élégante traduction hellénique de la longue tirade égyptienne sur la divinité du cercueil, que j'ai citée plus haut. Mais cette formule est encore plus aimable dans la petite bûche de merisier taillée à coups de serpe, ou

Bisse Marca, qui, devenue chrétienne, a habité si longtemps la niche de la fontaine rustique du village, et à laquelle le naïf villageois ou la gentille bergerette adressait jadis son humble prière :

« Je vous salue, Marie, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous et le fruit de vos entrailles est béni. Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Amen. »

On peut voir combien cette prière ressemble à celle des sarcophages égyptiens. *Nut* et *Marica* étaient les ancêtres directs de Marie, et la bûche de merisier de la fontaine de Cussy n'a même pas eu à changer de nom.

La colonne de Cussy doit être plutôt antérieure que postérieure à la tour d'Andronicus, tandis que le *nurhag* octogone de Montmorillon, décrit par Montfaucon, doit être du quatrième siècle après notre ère, c'est-à-dire d'une époque où la Gaule commençait à oublier le grec et à le remplacer par l'idiome vulgaire ou gaulois dans les compositions allégoriques ; ainsi, sur les deux statues, l'une nue et l'autre vêtue, qui ornent la porte de ce nurhag, celle qui est vêtue et représente la Richesse, ou *Gan*, porte des *gants*. C'est la déesse *Gandolin*, femme de Merlin, et elle fait face à *Gralon*, déesse de la mort. Voici un spécimen du français de cette époque :

Pauper, Coxa quæ trahit Garlanda

Debet menare venter Byssæ Marcæ in purpuram.

(Pauvre que Coxa (*Cussy*) entraîne dans la terre des morts (*guerelande*), le ventre de la *bysse de Marca* doit te conduire à la pourpre.)

Maintenant, que le lecteur bienveillant qui m'a vu me risquer, il y a six ans, dans ces voies inexplorées, et qui me voit aujourd'hui marcher droit là où je n'avais d'abord qu'en trébuchant, me permette de lui adresser un adieu qui, je l'espère, ne sera pas éternel. Je vais acheter par une longue exploration dans le monde phénicien les moyens et le loisir de continuer un jour moins sommairement cette étude des monuments de notre belle France.

G. D'ORCET.

